Document generated on 04/29/2024 6:03 a.m.

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Figures de la mémoire

Moïse l'Égyptien, de Jan Assmann, Traduit de l'allemand par Laure Bernardi, Aubier, « Historique », 412 p.

David Benhaïm

Number 185, July–August 2002

URI: https://id.erudit.org/iderudit/17902ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Benhaïm, D. (2002). Figures de la mémoire / *Moïse l'Égyptien*, de Jan Assmann, Traduit de l'allemand par Laure Bernardi, Aubier, « Historique », 412 p. *Spirale*, (185), 48–49.

Tous droits réservés © Spirale, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

FIGURES DE LA MÉMOIRE

MOÏSE L'ÉGYPTIEN de Jan Assmann
Traduit de l'allemand par Laure Bernardi, Aubier, « Historique », 412 p.

La figure de Moïse est au cœur d'un *discours* ou débat sur Moïse et l'Égypte que Jan Assmann, égyptologue allemand, explore dans son livre *Moïse l'Égyptien* en suivant ce qu'il appelle « *la ligne verticale* » de la mémoire qui va d'Akhenaton à Sigmund Freud, en passant par John Spencer, Ralph Cudworth, William Warburton, Friedrich Schiller. C'est à la fin du XVIIe siècle que le développement de ce discours va s'intensifier en s'inscrivant dans le projet des Lumières. Ce n'est pas le personnage historique de Moïse ni ses pensées personnelles et ses intentions qui intéressent Assmann, mais la sémantique du texte biblique qui porte le nom de Moïse. Moïse n'est pas une « *figure de l'histoire* » — hors de la tradition, aucune trace de son existence terrestre —, mais une « *figure de la mémoire* » qui est entrée dans l'histoire. Ce constat oriente sa réflexion et l'engage dans ce qu'il appelle la « *mnémohistoire* » ou « *histoire de la mémoire* », qu'il distingue du discours historique proprement dit. Il s'agit d'une forme d'investigation de l'histoire culturelle dont le but est d'étudier les traditions comme des phénomènes de la mémoire collective. Peu importe que les souvenirs soient faux, déformés ou inventés — ce que la psychanalyse confirme quotidiennement dans le travail clinique —, seuls leur persistance, leur actualité, le fait qu'ils continuent de vivre dans la mémoire collective intéressent la mnémohistoire. Sa tâche consiste à analyser les éléments mythiques de la tradition et à découvrir leurs desseins cachés. *Moïse l'Égyptien* est une figure de la mémoire qui coexiste avec une autre figure du même personnage : *le Moïse biblique* qui est le libérateur du peuple hébreu de l'esclavage d'Égypte et le symbole de l'Égyptophobie. Il est celui qui a « *maintenu vivante dans la tradition occidentale une représentation de l'Égypte qui s'opposait de la façon la plus forte qui soit aux idéaux de l'Occident, qui faisait de l'Égypte le pays du despotisme, de l'*hybris, *de la magie, de la zoolâtrie, de l'idolâtrie.* » Il incarne la « *distinction mosaïque* » — fondement du monothéisme —, qui en construisant un espace religieux divisé, impose les notions de vrai et de faux dans le champ de la religion. Akhenaton, ce pharaon égyptien qui vécut au XIVe siècle avant notre ère et qui institua une religion monothéiste, peut en être considéré comme le précurseur; cependant on ne saurait la lui attribuer car il demeure une figure oubliée de l'histoire et le domaine des constructions culturelles repose exclusivement sur la mémoire. En traçant cette distinction, Moïse a coupé le cordon ombilical qui rattachait son peuple et ses idées religieuses à leur contexte naturel et culturel. L'Égypte biblique symbolise ce qui est répudié, rejeté, exclu, abandonné. L'Égypte n'est pas qu'un contexte historique, elle est inscrite dans la sémantique fondamentale du monothéisme : elle est présente dans le décalogue, explicitement dans la première *parole*, implicitement dans la deuxième. Le rôle de l'Égypte dans l'Exode n'est pas historique, mais mythique : il consiste à aider ceux qui racontent l'histoire à définir leur identité. C'est la raison pour laquelle la Bible a conservé l'image de l'Égypte comme la contre-représentation d'Israël. « *L'Égypte est la matrice d'où est sorti le peuple élu, mais le cordon ombilical a été coupé une fois pour toutes par la Distinction Mosaïque.* »

La distinction mosaïque

Elle trouve son expression dans le récit de l'Exode, qui établit de façon radicale l'opposition entre l'Égypte et Israël. Les quatre derniers livres du Pentateuque la développent sous une double forme : narrative et normative. Du point de vue narratif, elle est représentée par le récit de la sortie d'Israël de l'Égypte, symbole de ce qui doit être rejeté comme religieusement faux, comme représentation du monde païen. Conséquemment, la pratique la plus ostentatoire de l'Égypte, le culte des images, sera proscrite comme une abomination. Du point de vue normatif, la distinction s'exprime dans un code de lois en accord avec le récit qui donne la première place à l'interdit de l'idolâtrie. Dans l'espace construit par la distinction mosaïque, le culte des images est considéré comme l'horreur extrême, comme une exécration. L'idolâtrie a sa « scène primitive » dans l'épisode du Veau d'or. « *Elle fait office, sous forme de définition terminologique, de réponse à la question "Qu'est-ce que l'idolâtrie?"* ». L'histoire du Veau d'or fait partie, dans la tradition hébraïque, de la lecture liturgique du *Yom Kippour*, le jour du Grand Pardon : la colère de Dieu peut-elle encore être évitée? l'Alliance maintenue? la vie peut-elle continuer une autre année? « *C'est une question de vie et de mort, d'être ou de ne pas être, et elle est liée au taureau d'Apis, figure emblématique de l'idolâtrie égyptienne.* »

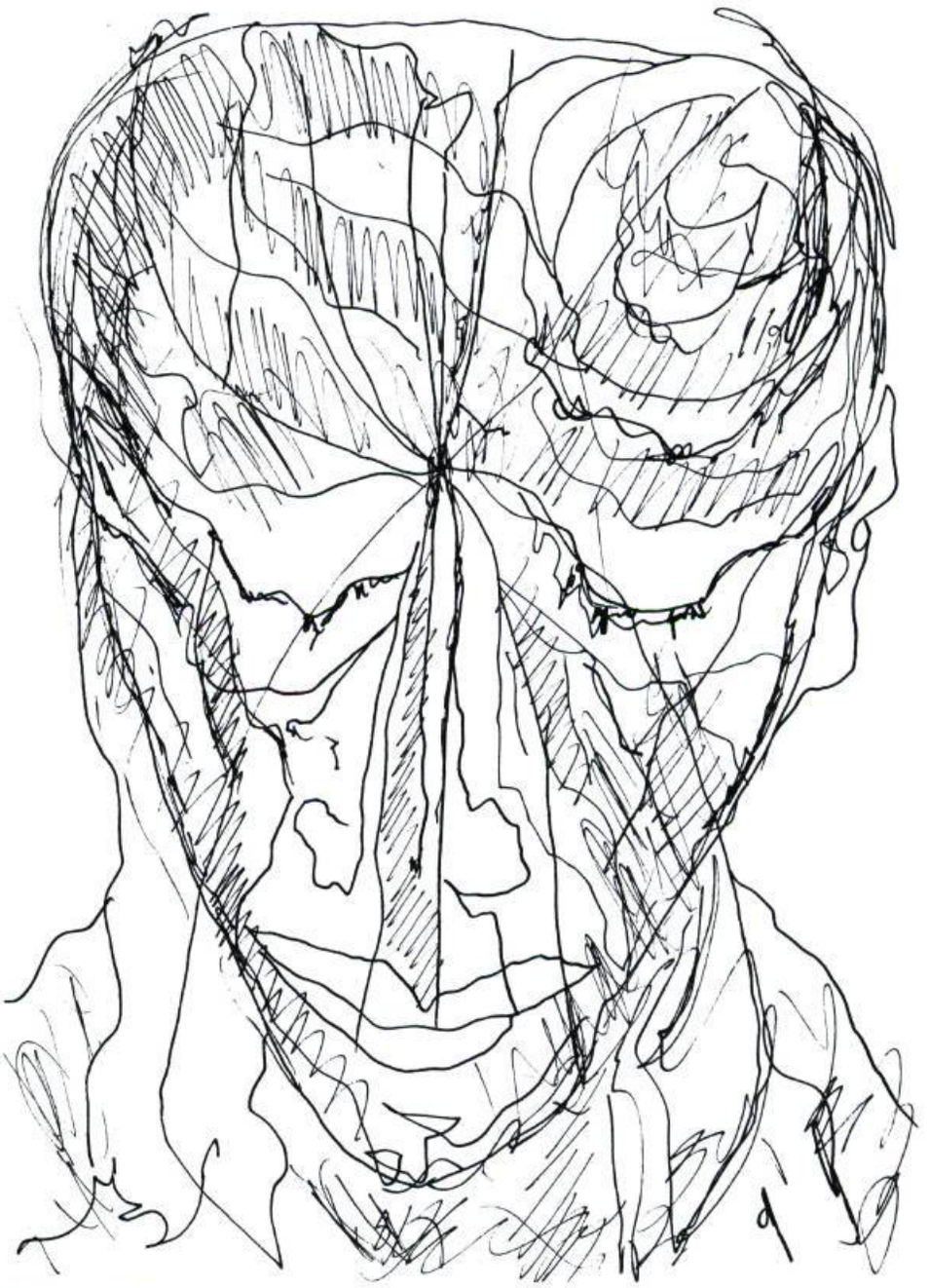
Proclamer faux et répudier tout ce qui ne s'accorde pas ou qui peut entrer en conflit avec ses préceptes et ses croyances, n'est-ce pas le fait de toute religion? La distinction mosaïque ne serait-elle alors qu'un cas de figure qui viendrait confirmer cette loi générale? Il n'en est point ainsi; cette distinction a un caractère radicalement novateur qui, comme l'écrit Assmann, « *a considérablement modifié le monde dans lequel elle a été opérée* ». Elle constitue un nouveau paradigme religieux. Les religions polythéistes font partie des « *techniques de traduction* » que les civilisations anciennes ont développées dans un souci de communication interculturelle. Elles distinguent plusieurs divinités par leur nom, leur forme et leur fonction. Si les noms et les formes peuvent différer significativement d'une religion à l'autre, en revanche, les fonctions sont souvent semblables, en particulier dans le cas des divinités cosmiques. Nous pouvons parler d'une équivalence fonctionnelle qui permet d'assimiler ces divinités les unes aux autres. Les religions polythéistes ont donc un fond commun et constituent un outil de « traductibilité » interculturelle. Dans cette perspective, ni la réalité des divinités étrangères, ni la légitimité des formes de leur culte ne sont remises en cause. Les religions païennes ne connaissent pas d'impérialisme religieux. La « *distinction mosaïque* », en revanche, instaure un nouveau type de religion qu'Assmann appelle « *contre-religion* », dans la mesure où elle « *rejette et répudie tout ce qui lui est antérieur en le qualifiant de paganisme* ». Elle abolit la traductibilité interculturelle puisqu'« *on ne peut traduire les faux dieux* »; elle fonctionne plutôt comme un moyen « *d'aliénation interculturelle* ». Cependant, en tant que contre-religion, le monothéisme mosaïque dépend — pour sa propre définition — de la conservation de ce à quoi il s'oppose. Le concept de *contre-religion* remet en question la vieille croyance philosophique en une évolution lente, mais naturelle, des religions du polythéisme au monothéisme. On ne saurait passer de l'erreur de l'idolâtrie à la vérité du monothéisme sans que cette vérité soit révélée. Il s'agit, comme l'écrit Levinas, « *d'un rapport hétéronome avec un Dieu inconnu* ». Pour paraphraser Thomas Kuhn, je dirais que le paradigme religieux change : à l'idée de traductibilité interculturelle vient se substituer la distinction mosaïque.

Moïse l'Égyptien et Freud

C'est dans ce contexte que surgit la figure de *Moïse l'Égyptien* et qu'elle acquiert toute sa pertinence. Il n'appartient pas à la tradition canonique; il incarne la médiation entre l'Égypte et Israël, « *la signification positive de l'Égypte dans*

l'histoire de l'humanité ». En tant que tel, il fait partie d'une sorte de *contre-mémoire*, c'est-à-dire d'une mémoire qui se souvient de ce qu'on a oublié, qui contredit une autre mémoire ; elle pourrait s'exprimer ainsi : « *Tu t'en souviens de cette façon, mais moi je m'en souviens différemment parce que je me souviens de ce que tu as oublié.* » Ce qui a été oblitéré, c'est la réalité historique de l'Égypte qui devient l'image inversée d'Israël, « *l'incarnation des ténèbres et du mensonge, et représente tout ce qu'Israël a surmonté* ». *Moïse l'Égyptien* rend possible l'inversion ou du moins la révision du mythe de l'Exode. En effet, Assmann souligne l'existence d'un « *fond égyptien* », sorte d'image disqualifiée contre laquelle et sur laquelle le texte biblique a été écrit. La « *contre-mémoire* » devient alors ce qu'Assmann appelle une « *mémoire déconstructive* » qui va permettre « *la découverte de vérités égyptiennes qui invalideront nécessairement la distinction mosaïque et déconstruiront l'espace divisé par cette distinction* ». Cette forme de mémoire réinstaure la technique de traduction interculturelle. L'« égyptianisation » progressive de la figure de Moïse vise à déconstruire la distinction mosaïque et ses implications d'intolérance en effaçant les séparations fondamentales qui étaient symbolisées par la configuration antagoniste d'Israël et de l'Égypte. Cet antagonisme et la tentative de le défaire et de le surmonter sont devenus la force motrice du discours sur Moïse et l'Égypte. Il commence avec Spencer qui argumente encore à l'intérieur du cadre de l'inversion normative — « *les lois font référence à des lois préexistantes qu'elles abolissent en les transformant en leur contraire* » — et se termine avec Freud.

Comment Freud s'insère-t-il dans ce débat ? Appartient-il au même paradigme de la mémoire ? Partage-t-il le même projet que cette tradition ? Ou bien n'a-t-il aucun lien avec elle ? Pour tenter de répondre à ces questions, Assmann lira *L'homme Moïse et la religion monothéiste* non plus dans le cadre de l'œuvre freudienne, mais dans celui du débat sur Moïse et l'Égypte. Dans le deuxième essai de son livre, Freud compare ses vues sur Moïse à « *une statue d'airain aux pieds d'argile* » : la statue d'airain est une allusion à la figure de la mémoire, les pieds d'argile à la figure de l'histoire. « *Le Moïse de Freud oscille étrangement entre une figure de la mémoire et une figure de l'histoire.* » Les persécutions nazies et leur rage meurtrière constituent pour Freud un sujet de profonde inquiétude qui vient ébranler les assises mêmes de son identité juive. Ce moment historique suscite chez lui une interrogation sur l'antisémitisme et sur sa judéité, dont le personnage de Moïse est un passage obligé. Dans sa correspondance avec Arnold Zweig, Freud ne se demande pas : « *Comment les Allemands en sont-ils venus à assassiner les Juifs ?* », mais : « *Comment le Juif en est-il venu à s'attirer cette haine éternelle ?* » Il s'engage alors dans un projet qui diffère de son travail habituel et qui, dans son esprit, prendra d'abord la forme d'un « roman historique ». Il deviendra ensuite *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, dans lequel il réfléchit sur les origines, le développement et le sens de la distinction mosaïque, distinction fondamentale entre les Juifs et les Gentils, c'est-à-dire entre l'Égypte et Israël telle que le mythe de l'Exode la fonde. Dans sa recherche des origines, Freud remontera aussi loin que le pharaon Akhenaton et sa révolution monothéiste ; c'est ainsi qu'il tente de « *déconstruire la distinction meurtrière* ». Il découvre « *l'importance décisive de cet homme pour le débat dans lequel s'inscrivait son livre, et dont les égyptologues à leur tour ne savaient rien. Si l'on peut reconstituer l'histoire de ce discours depuis ses débuts dans la tradition orale, après l'effondrement de la révolution amarnienne, et jusqu'à l'époque moderne, si on peut aujourd'hui la lire comme une histoire du souvenir et de l'oubli, c'est à Freud que l'on doit d'avoir fourni les témoignages et les pièces à conviction refoulées, c'est lui qui a ramené à nous le souvenir perdu, lui qui a définitivement complété et rectifié la vision que l'on a de l'Égypte. Le débat sur Moïse et l'Égypte semble s'être achevé avec son livre* ».



Visage d'Alain Médam, 2002 DR

David Benhaïm